

L.A. Tea Time Réaliser le réel

Daniel Racine

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, D. (2020). L.A. Tea Time : réaliser le réel. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 17–17.

L.A. Tea Time

Réaliser le réel DANIEL RACINE

Au début de l'histoire du cinéma, « tourner un film » nous ramenait automatiquement à l'action même d'activer la manivelle pour que la pellicule puisse tourner sur le cylindre à l'intérieur du cinématographe. À l'ère du numérique, le mot « tournage » est techniquement désuet, évoquant une époque mécanique qui semble déjà lointaine. Pourtant, certains films nous ramènent à ce geste créateur, celui de concevoir en de courtes séquences une trame narrative, de les agencer les unes aux autres, et que l'ensemble donne un tout cohérent. Après la belle surprise qu'a représenté *Claire l'hiver*, Sophie Bédard Marcotte confirme avec *L.A. Tea Time* être une habile confectionneuse de réels et de fictions, aux doux échos nostalgiques du cinéma des premiers temps.

La prémisse de *L.A. Tea Time* a tout pour séduire le ou la cinéophile en quête de renouvellement de cette forme d'art dont on annonce la mort depuis si longtemps. Si son *road trip* a comme destination Los Angeles, pour espérer y prendre le thé avec la cinéaste et artiste Miranda July, c'est sans aucun doute son voyage sur terrain plat (et parfois montagneux) qui est l'intérêt central de ce film.

Avec sa directrice photo et complice Isabelle Stachtchenko, Bédard Marcotte forme un sympathique duo devant et derrière la caméra, qui construit adroitement ce qu'elles font devant nos yeux, soit de réaliser un documentaire. En remettant en question leurs actions, en affirmant à son acolyte « faire un effort pour rencontrer du monde, comme dans les vrais documentaires », en choisissant le silence plutôt que de nous permettre d'entendre la pièce musicale qu'elles écoutent et dont les droits semblent astronomiques, SBM s'amuse à faire du cinéma, à créer du beau avec des petits riens, à mettre en scène des moments cocasses, à laisser le hasard des rencontres provoquer des fous rires ou des étincelles, à installer des cadres et des cadrages dans des lieux inusités.

C'est là qu'on mesure les principales influences de la cinéaste, citées à même le film, c'est-à-dire la Belge Chantal Akerman et, bien sûr, l'Étatsunienne Miranda July. Vient alors en tête le côté ludique de ces créatrices, l'assurance de leur signature visuelle malgré leurs charmantes maladresses, mais surtout le pouvoir infini de leur créativité respective. Il faut revoir les courts d'Akerman comme *Saute ma ville*, *La chambre* et surtout *J'ai faim, j'ai froid* pour recon-

naître la parenté cosmique avec Bédard Marcotte. Ou fouiller dans les installations de Miss July pour y découvrir les connivences avec le travail formel de la cinéaste québécoise. Il y a aussi d'autres affinités sélectives, comme les petites touches des films intimes d'Alain Cavalier, entre autres *Le filmeur* et particulièrement *Irène*, dans l'attention portée aux objets et ce qu'ils peuvent témoigner. Et peut-être un peu d'Olivier Godin, dans la prise de risque sans filet et une certaine théâtralité minimaliste. Mais heureusement pour nous, Sophie fait du Bédard Marcotte, ne tentant pas d'imiter ses aînés.

En retournant la caméra vers elle-même (ce qu'elle osait à peine faire dans son premier essai cinématographique *J'ai comme reculé, on dirait*), Sophie Bédard Marcotte s'affirme et se révèle à travers ses doutes et ses remises en cause, comme la Claire de son film précédent. Sophie et Claire, les deux côtés de la même médaille, un diptyque où le réel de l'une est la fiction de l'autre.

Pour pleinement apprécier *L.A. Tea Time*, il faut revenir à l'émerveillement que nous ressentions en découvrant les œuvres de Méliès et *Le magicien d'Oz*, où une simple touche de couleur avait le potentiel de nous illuminer le regard. Car il y a cette magie vaporeuse dans le cinéma de Sophie Bédard Marcotte, un retour à l'essence même de cet art, dans son expression la plus pure et noble. Aidée à nouveau de son bidouilleur d'images et monteur Joël Morin-Ben Abdallah, en plus des magnifiques plans d'Isabelle Stachtchenko, Sophie Bédard Marcotte prouve que la créativité demeure l'outil le plus efficace pour nous éblouir. Son *L.A. Tea Time* est un astucieux retour au point d'origine, au premier mouvement qui permet de rendre le cinéma vivant. ▲

Pour pleinement apprécier *L.A. Tea Time*, il faut revenir à l'émerveillement que nous ressentions en découvrant les œuvres de Méliès et *Le magicien d'Oz*, où une simple touche de couleur avait le potentiel de nous illuminer le regard.

1. Sophie Bédard Marcotte

